

de société avec la jeune Princesse LOUISE, moins âgée que lui de trois ans. Il ne serait pas exact de dire qu'ils avaient été élevés ensemble.

Ayant tous deux le même caractère d'enjouement, la même complexion, les mêmes goûts, ils se livraient l'un et l'autre avec la même application aux études artistiques et littéraires. On dit même que dans un concours de dessin et de peinture ouvert à leur émulation respective, la jeune princesse dépassa de loin son compétiteur ; et ses œuvres sont aujourd'hui fort admirées.

II

Au mois de février 1867, ayant été choisi par le parti libéral, le jeune marquis devint le représentant du comté d'Argyle à la Chambre des Communes, et fut nommé dix mois plus tard secrétaire privé du Duc d'Argyle, son père, au département des Affaires Indiennes.

Au Parlement, le marquis de Lorne se fit remarquer par une grande indépendance de caractère. Dans un cas des plus importants, il vota par sentiment de devoir contre une des mesures du gouvernement Gladstone, dont son père, le Duc d'Argyle (1), était membre.

III

C'était au début de l'année 1871. Pendant que le jeune Marquis se préoccupait d'études, son cœur, comme celui de la princesse royale, s'ouvrit à des sentiments qui lui pronostiquèrent sa destinée future et le cortège de jouissances et de bonheur qu'elle devait amener. Des confidences, quoique timides encore, se produisirent et arrivèrent plus tard à la connaissance de la Reine-Mère, dont le cœur l'entraîna à donner la sanction d'un consentement au vœu de son enfant bien-aimée. Le 21 mars 1871, le marquis de Lorne épousa la princesse, la quatrième des filles de Sa Majesté la Reine, et fut créé à cette occasion Chevalier de l'Ordre de Saint-André.

Le mariage fut célébré avec une grande pompe dans la chapelle Saint-Georges, au château de Windsor, par l'Evêque Métropolitain de Londres, assisté des évêques de Winchester, d'Oxford et de Worcester.

IV

Le marquis de Lorne est l'auteur de plusieurs travaux de plume d'un mérite réel, et de quelques pièces fugitives, qui

(1) Le cabinet d'Israëli ayant résigné au mois de décembre 1868, l'hon. M. Gladstone fut chargé de la formation d'un nouveau ministère, qui se composait des honorables Lords Hatherly, Grey, Kimberley, de MM. Low, Bruce de Lord Clarendon, Granville, de M. Cardwell, le Duc d'Argyle, de M. Bright, de Lord Dufferin, etc., etc.

révèlent un esprit original et un grand talent d'observation.

Le Marquis, ainsi que sa noble épouse, parlent tous deux fort bien le français. Il est un causeur intéressant, aimable et entraînant, et fait impression sur ceux qui ont l'honneur de le voir et de l'entendre.

Il est de taille assez moyenne et a les cheveux fins et très blonds. La barbe n'est qu'un léger duvet, comme le démontre le portrait ci-joint, et il a le front large et très développé. Il est intelligent, actif et d'une élégance très recherchée dans sa démarche.

La devise du marquis de Lorne, qui n'avait rien de fort remarquable, semble devenir prophétique dans les circonstances présentes. Elle est formée de cette légende : "*Melioris ævi auspiciis.*" — "*Augure de temps meilleurs.*"

L'histoire nous démontrera plus tard l'apropos et la valeur de ce mot héraldique.

STANISLAS DRAPEAU.

[Pour l'Album des Familles.]

SON ALTESSE ROYALE

LA PRINCESSE LOUISE.



ALGRÉ le regret que le Canada éprouve de l'absence prolongée de cette noble princesse, nous croyons intéresser nos lecteurs, et surtout nos lectrices, en publiant le portrait de cette illustre dame, laquelle porte au pays un culte tout particulier d'affection et d'intérêt politique.

I

Son Altesse Royale, la princesse Louise-Caroline-Alberta, quatrième fille de Sa Majesté la Reine Victoria, naquit au Palais de Buckingham le 18 mars 1848.

Donnée d'aptitudes remarquables, elle eût bientôt causé l'étonnement de la famille Royale par le prodigieux développement de son esprit, à mesure qu'elle avançait en âge.

Son désir ardent d'apprendre fit un devoir de la confier aux soins de Madame Thorneycroft, pour l'étude des beaux-arts, particulièrement de la peinture et de la

sculpture, dans le temps même où d'autres professeurs lui enseignaient les belles-lettres et d'autres matières adaptées à ses goûts. Au nombre des œuvres artistiques dues à son talent, on signale le buste de la Reine, sa mère, lequel fut exposé à l'Académie Royale, lors de l'Exposition des Beaux-Arts, en 1870, et le bas-relief du mausolée de son illustre père, à Pragmore. Ces travaux sont regardés comme des chefs-d'œuvre. D'autres échantillons fort appréciés de son talent artistique furent produits et exhibés successivement à des concours analogues. Le principal but de son travail était de secourir les pauvres ; objet que la jeune princesse cherchait à réaliser de toutes les manières et par tous les moyens possibles.

Ce fut surtout pendant la dernière guerre franco-prussienne, que cette noble femme donna l'essor à sa charité, en distribuant sur sa cassette particulière les instruments de chirurgie nécessaires aux ambulances et aux hôpitaux français, allemands et belges, pour les malades blessés des diverses troupes engagées dans ce lamentable conflit. Chaque offrande de la princesse portait son monogramme.

II

En plusieurs occasions, elle présida à la place de sa mère aux séances d'Etat, et fut admise chaque fois des hauts personnages qui y assistaient, par la grâce et la dignité qu'elle mettait dans l'accomplissement de ses devoirs au milieu de ces brillantes réunions diplomatiques.

Quelques biographes assurent que l'époux illustre de la reine Victoria, le prince Albert, fondant de grandes espérances sur l'avenir de la princesse Louise, travailla au développement des germes précieux d'intelligence qu'il y avait en elle.

III

Comme nous l'avons dit précédemment, l'heure solennelle de son mariage était fixée. Le mardi, 21 mars 1871, on remarquait au palais de Windsor un mouvement inaccoutumé. Les ministres et leurs équipages, les grands de la Cour, tous s'y étaient donné rendez-vous. Bientôt l'illustre cortège fit son entrée dans la chapelle du château, brillante et ornée de pavillons ; d'étendards et d'autres insignes de circonstance.

L'Evêque Métropolitain officiant, celui de Winchester donna lecture de l'Épître et procéda à la cérémonie du mariage. Sur la question posée par l'Evêque, les époux répondirent d'une voix ferme et résolue le Oui sacramentel "*I will,*" et de ce moment, un lien éternel unissait l'éminente princesse au marquis de Lorne.

Aussitôt la bénédiction nuptiale donnée par l'Evêque, la Reine Victoria étendit la main sur la tête de son gendre, l'embrassa, et le Marquis, tenant celles de la Princesse,